Histoire monétaire et financière du monde grec

François de Callataÿ

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/985>

DOI : 10.4000/ashp.985

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 2 février 2011

Pagination : 82-84

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

François de Callataÿ, « Histoire monétaire et financière du monde grec », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 141 | 2011, mis en ligne le 23 février 2011, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/985> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.985>

HISTOIRE MONÉTAIRE ET FINANCIÈRE DU MONDE GREC

Directeur d'études : M. François DE CALLATAÿ

Programme de l'année 2008-2009 : I. *Numismatique grecque : actualités.* — II. *Recherches en cours.*

En début d'année, on s'est intéressé aux plombs à types monétaires en Grèce ancienne. On possède en effet une suite de plus en plus fournie de petits objets en plomb à types monétaires grecs. Notre étude entend leur offrir un cadre de réflexion générale au moment où plusieurs publications récentes optent *ex abrupto* pour une finalité restreinte : celle d'épreuves monétaires. En réalité, les fonctions de ces plombs à types monétaires sont diverses : monnayages (officiels – et pas forcément toujours, pensons-nous, de nécessité –, contrefaits – imitations anciennes et contrefaçons modernes – ou votifs), jetons, sceaux ou poids. L'hypothèse de l'épreuve monétaire, sans être écartée absolument, est quant à elle démentie par les faits la plupart du temps. Dans de nombreux cas, nous avons plaidé pour y voir tout simplement des fantaisies qui n'ont du reste pas été obtenues à partir d'un coin monétaire. Cette étude devrait paraître dans un prochain volume de la *Revue Numismatique* : « Les plombs à types monétaires en Grèce ancienne : monnaies (officielles, votives ou contrefaites), jetons, sceaux, poids, épreuves ou fantaisies ? ».

D'autres conférences ont porté sur l'art monétaire en Grèce ancienne en relation avec une contribution demandée pour le *Blackwell Companion of Greek Art* en préparation. Le plan de l'ouvrage lui-même indique assez bien à quel point les monnaies sont aujourd'hui négligées par les historiens d'art (une seule contribution pour les monnaies contre quatre pour la céramique). On a rappelé les avantages structurels dont bénéficie le témoignage monétaire : 1) la continuité, unique en histoire ancienne, d'une documentation quasi-complète (on peut en effet prétendre posséder un exemplaire de presque tous les types jamais émis), 2) le caractère officiel de représentations soumises à l'approbation – peut-on penser – des autorités civiques ou royales, et 3) la diversité que procure l'existence de nombreux coins monétaires à l'intérieur de chaque émission, ce qui permet de juger de l'amplitude de ce qui était accepté. On a aussi passé en revue les raisons qui amènent les historiens d'art à peu faire usage des monnaies dans leurs récentes synthèses : 1) l'absence de références dans la littérature antique à des graveurs de coins monétaires, 2) la petitesse du format, 3) le niveau artistique censé être adapté à une production industrielle (on a dénoncé l'*a priori* de ce point de vue), 4) la faible innovation artistique étant donné les contraintes politiques et monétaires (la « confiance », primordiale aux échanges, favorise en effet, les types immobilisés) et 5) la voie, très technique et dès lors peu abordable, prise par les études numismatiques de ces dernières décennies. Ainsi, alors même que les numismates auront beaucoup œuvré ces deux dernières décennies à se faire mieux entendre auprès des histo-

riens généralistes, il est à craindre que dans le même temps l'écart avec les historiens d'art se soit lui élargi. On s'est ensuite concentré sur la gravure des coins monétaires et le métier de graveur, dont on sait en définitive peu de choses. Les signatures de graveurs ne sont pas inconnues mais demeurent exceptionnelles en dehors de la Sicile à la fin du v^e s. et de la Grande-Grèce un peu plus tard. Au total, il est douteux que le nombre de coins monétaires signés par un graveur excède 1 sur 5 000 ou sur 10 000. La critique moderne s'est probablement méprise sur le temps nécessaire à la gravure d'un coin monétaire, qui était largement inférieur à ce que les artistes des temps récents ont l'habitude de réclamer. Il est douteux que des artisans aussi talentueux qu'Évainète ou Kimôn se soient contentés de graver un très petit nombre de coins. Or la production monétaire pour toute la Sicile au v^e s., d'après une projection raisonnable, n'aurait donné du travail en continu qu'à une poignée de ces artisans hautement qualifiés. Aussi, est-il probable que ceux-ci aient exercé leurs talents de graveurs de coins pour différents employeurs dans le même temps que rien n'empêche de les voir aussi orfèvres ou graveurs sur pierre. Enfin, nous avons posé la question simple mais embarrassante : le graveur était-il également le concepteur des types, à l'exemple de la pratique récente en médailles ? La réponse ne va pas de soi et un examen précis des deux productions les plus célèbres du « maître d'Aitna » (Aitna et Naxos vers 465-455 av. J.-C.) apporte à ce sujet des arguments contradictoires.

Une autre recherche, menée dans la perspective d'un colloque qui a eu lieu à Dresde en mai 2009, a porté sur les travaux du xviii^e s. (ainsi que déjà des xvi^e et xvii^e s.) relatifs aux monnayages séleucides. Il se trouve que la littérature récente sur ces monnayages demeure muette à leurs sujet. Les ouvrages de référence dus cette dernière décennie à Arthur Houghton et Catherine Lorber ne remontent pas au-delà des publications de l'entre deux-guerres d'Edward T. Newell. Or, avec pas moins de trois monographies (Jean Foy-Vaillant, Erasmus Frölich et Matthew Duane) et une quantité appréciable d'écrits, les monnayages séleucides apparaissent comme, de tous les monnayages grecs, ceux qui auront le plus retenu l'attention des savants au xviii^e s. On explique cet intérêt par le très grand apport des séries monétaires des rois à l'histoire politique des Séleucides et l'utilisation de celle-ci s'agissant de certains pans de l'histoire juive, en particulier ceux relatés par Flavius Josèphe. Ce sont d'ailleurs surtout les derniers règnes séleucides qui retenaient l'attention au xviii^e s., en net contraste avec la situation qui aura prévalu au xx^e s. (article à paraître dans les actes de la conférence sous le titre : « Vaillant, Frölich and the others (Spanheim, Beger, Haym, Liebe, Pellerin, Eckhel, Duane, etc.): the remarkable interest for Seleucid coinages in the 18th c. »).

Enfin, on a commenté la note de synthèse présentée en guise d'introduction de la conférence Francqui tenue à Rome en septembre 2008 (à l'Academia Belgica), laquelle avait pour thème : *Quantifying monetary supplies in Greco-Roman times* (actes à paraître dans la série *Pragmateiai* dirigée par Elio Lo Cascio). La question de l'estimation des masses monnayées a été amplement débattue ces trente dernières années. Où en est-on aujourd'hui quelque dix ans au moins après le sommet de ce qui avait pris les allures d'une controverse ? On a rappelé le passé pour insister plus particulièrement sur les publications parues après 1997. Si on les classe en trois catégories selon 1) qu'elles n'abordent aucunement l'estimation du nombre de coins

ou de monnaies, 2) qu'elles osent l'estimation du nombre de coins mais pas celle des monnaies ou 3) qu'elles osent les deux, on observe une diminution assez sensible des résistances à la quantification (avec de larges disparités toutefois). On a ensuite dégagé les perspectives académiques et historiques de cette quantification des espèces monnayées dans l'Antiquité pour trois groupes de chercheurs – les numismates, les historiens, les économistes –, en insistant sur les deux stratégies les plus opératoires liées à ce type d'estimations de toute façon condamnées à rester entourées d'un large coefficient d'incertitude (avec des résultats susceptibles d'être divisés ou multipliés par deux, mais pas par trois, avons-nous plaidé) : la démonstration qu'il n'y eût soit pas assez (c'est le cas le plus courant) soit trop d'espèces monnayées par rapport aux masses supposées à partir des textes à notre disposition.